

# Extrait du Bulletin : Norvège 1942 : Nous n'étions que trois sous-marins français

Category: Archives du site, Général Louis Rivet  
29 octobre 2021

***Par le Capitaine de Vaisseau (H) Etienne SCHLUMBERGER - Compagnon de la Libération***

En juin 1940, seuls quatre sous-marins de 600T. armés avaient pu quitter Cherbourg pour rejoindre l'Angleterre : Minerve, Junon, Orion et Ondine. De ces quatre, seuls Minerve et Junon purent être, par la suite, réarmés par les FNFL (**1**). Le sous-marin mouilleur de mines Rubis, alors en opérations de minage, avait, quant à lui, décidé de continuer le combat. Le Surcouf, le plus grand sous-marin du moment, après avoir été saisi par les Anglais, avait, lui aussi, pu être réarmé par les FNFL. Enfin, le Narval s'était échappé de Bizerte pour rallier le combat à Malte, au cri de " Trahison sur toute la ligne ".

Ainsi, au début, seuls des 78 sous-marins dont disposait la France en 1940, cinq ont continué le combat. Dans des conditions tragiques pour certains. C'est ainsi que l'officier en second de l'un des 600T. qui avait décidé de poursuivre le combat, fut si violemment pris à partie par son commandant, qu'il se suicida.

Hélas, de ces cinq, le Narval coula dans un champ de mines français, en opération devant la Tunisie. Le Surcouf, lui, fut coulé par erreur au voisinage des Antilles, par un avion américain.

Il en restait donc trois : Rubis, Minerve et Junon. Trois sur les 78 dont disposait au début la France. Et que sont devenus la majorité de ceux qui restaient ? Presque tous perdus, mais bien peu contre l'ennemi. Perdus soit contre les alliés, soit par sabordage, soit saisis par l'ennemi. Ainsi, à la fin de la guerre, nous n'avions plus qu'une quinzaine de sous-marins, y compris ceux cédés par l'Angleterre.

Et pourquoi, aujourd'hui, parler de ces trois ? C'est qu'ils étaient basés à Dundee, en Écosse, et opéraient essentiellement en Mer du Nord, sur les côtes nord de la Norvège occupée par l'Allemagne. Sans vraiment parler d'opérations spéciales, leurs actions peuvent être considérées, dans une certaine mesure, comme clandestines. En effet, les zones d'action se trouvaient surtout dans Findraled, le passage maritime longeant la côte entre celle-ci et le chapelet des îles et îlots extérieurs. Les ouvertures vers la mer étaient protégées par des champs de mines, et l'ennemi s'imaginait mal que l'on puisse s'y aventurer. En fait, il était possible de passer à une bonne profondeur sous le niveau des mines. Celles-ci se situaient à environ trois mètres sous l'eau, et en passant à une profondeur de 30 m, les risques étaient réduits, sauf le désagrément d'entendre, parfois, un orin de mine frotter le long de la coque. C'est le Rubis qui, avec ses mines mouillées dans ce passage, a obtenu de magnifiques succès.

Minerve et Junon étaient des sous-marins français classiques de 600T. Ils avaient deux

avantages pour les opérations difficiles à l'intérieur des fjords : ils étaient relativement petits et maniables et, surtout, contrairement aux sous-marins semblables des classes U et V, ils avaient de larges ponts en bois sur lesquels il était facile de gonfler, charger et mettre à l'eau des canots pneumatiques. Mais ils avaient deux gros défauts : leur système électrique était délicat et il arrivait, au grenadage que les disjoncteurs sautent ainsi que des rivets de la coque épaisse. Mais leurs deux premières qualités les désignaient tout particulièrement pour des opérations spéciales au fond des fjords.

Aussi ces deux bateaux purent-ils accomplir un certain nombre de missions, soit de liaison avec la résistance norvégienne par débarquement d'agents, de matériel radio ou de guerre, de ravitaillement, soit de destructions à terre.

A mon sens, l'une des très significatives, puisque j'y étais, fut la destruction de la centrale hydraulique de Glomfjord. Cette impo...

---

## **Extrait du Bulletin : Hommage mémoire chef d'escadron Kerhervé**

Category: Archives du site  
29 octobre 2021

L' A.A.S.S.D.N., la Gendarmerie Nationale et Issoire se souviennent

Ce dimanche 4 juillet 1971 restera gravé dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le privilège d'assister à l'émouvante cérémonie organisée conjointement à Issoire par l'A.A.S.S.D.N. et la Gendarmerie Nationale en présence des autorités locales et d'une très nombreuse assistance. Une organisation exemplaire.

.../... A 11 h., deux clairons de l'École d'Enseignement Technique font retentir la sonnerie du « garde-à-vous ». L'assistance se fige. Lentement, le drapeau tricolore qui recouvre la plaque et retiré.

*Cette plaque porte la mention :*

CASERNE KERHERVE CHEF D'ESCADRON DE GENDARMERIE AGENT P.2. DES FORCES FRANÇAISES COMBATTANTES RÉSEAU SSM/TR ARRETE A ISSOIRE, LE 15-6-1943 POUR FAITS DE RÉSISTANCE MORT POUR LA FRANCE EN DÉPORTATION A GUSSEN, ALLEMAGNE LE 10 JANVIER 1945 .../...

( *extrait de différents discours* )

## **Allocution du Président National.**

” Plus d’un quart de siècle s’est écoulé sans que nous ayons pu rendre ce public hommage à un Français, digne entre tous de notre reconnaissance, digne aussi d’avoir son nom et sa mémoire confiés à ce corps d’élite qu’il a honoré de toute sa vie de soldat et par son sacrifice : la Gendarmerie. Et pourtant, à la réflexion, cette cérémonie vient à son heure. Elle vient à son heure car le souvenir des événements qui ont meurtri la France de 1940 à 1945 pourrait sombrer dans l’indifférence et dans l’oubli s’il n’était ravivé par le rappel des actes héroïques qu’ils ont suscités. Oui! elle vient à son heure, car, aujourd’hui, il apparaît plus nécessaire que jamais de mettre en évidence l’esprit de DEVOIR et de SACRIFICE qui a toujours animé - et anime toujours notre Gendarmerie Nationale, de rappeler hautement son inépuisable dévouement au service d’une mission sans cesse plus étendue, sans cesse plus éprouvante, d’en souligner la noblesse et la grandeur puisqu’elle s’étend sans limite, ni solution de continuité, de l’homme à la collectivité, et du français à la France. Ce n’est pas le moindre mérite de KERHERVE, de son existence exemplaire et de sa fin glorieuse, que de permettre d’exprimer cela, maintenant ; en même temps que la confiance et le respect dus par la nation à une institution qui sait assumer les charges les plus lourdes, et parfois les plus ingrates, avec une efficace simplicité et sans jamais faillir à son devoir civique. KERHERVE s’est éteint le 10 janvier 1945 dans la misère du camp de GUSSEN, accablé par les souffrances et les sévices endurés depuis son arrestation à Issoire 18 mois auparavant.

Cet homme simple et robuste issu de l’austère lande bretonne, chère à Octave FEUILLET, celle qui entoure ELVEN et domine de loin le golfe gris du MORBIHAN, passait brusquement dans la légende, après avoir vécu la plus noble des aventures.

Il avait 44 ans et servait déjà la Gendarmerie depuis 20 ans ; lorsque commandant la Section d’ISSOIRE il prit la décision de refuser la défaite et d’aider à la lutte contre l’envahisseur.

Ses origines, sa formation, son âge, sa famille tout l’incitait à la sagesse et à la réflexion ; tout aussi le poussait irrésistiblement vers la défense de son foyer, de l’honneur de son Arme, de sa Patrie.

Depuis Juillet 1940, j’avais le privilège de diriger les services clandestins de Contre-espionnage et d’avoir à mes côtés, à Clermont-Ferrand, un homme d’une trempe exceptionnelle le Commandant JOHANES.

Dans l’organisation que nous mettions sur pieds, il fallait des appuis sûrs habitués à ...

---

## **Extrait du Bulletin : En déportation avec Michel Garder (2)**

Category: Archives du site,Europe de l'Ouest,Services allemands  
29 octobre 2021

*Conférence prononcée le 8 novembre 1997*

**par M. André BESSIERES , compagnon de déportation de Michel GARDER.**

La déportation : itinéraire de l'insoutenable

Un mois d'interrogatoires en cellule, avenue Foch, cinq mois au secret à Fresnes, précédant son transfert au camp de Royal Lieu à Compiègne. Là, selon le jeu des arrivées et des départs, de 500 à 3.000 prisonniers désœuvrés arpègent à longueur de journée l'immense place d'appel de cette ancienne caserne française.

Vêtements sales, informes, souvent déchirés et maculés de sang. Pied, main ou tête bandée, bras en écharpe, claudiquant ou boitant ou soutenus par leurs camarades, beaucoup ne sont pas encore remis des tortures subies pendant leurs interrogatoires.

Hormis leur présence aux miradors et aux deux appels journaliers, les Allemands n'apparaissent pas, laissant aux détenus l'administration intérieure du camp. Limitée à l'enceinte des barbelés électrifiés, une liberté relative y règne : des prêtres servent la messe, des conférenciers s'y distinguent, une troupe théâtrale d'amateurs s'y produit.

A l'occasion d'une représentation, j'ai vu Michel Garder pour la première fois. Il s'agissait d'une revue ; avec un partenaire, il parodiait le duo de Carmen à la manière de Charpini et Brancato avec une aisance telle qu'elle ne correspondait pas au personnage que j'allais bientôt connaître...

Au matin du 27 avril, comprimés, debout, à cent et plus par wagon à bestiaux, avec 1.700 camarades, résistants pour la plupart, il prend en gare de Compiègne, le chemin de la déportation. Les gardes ont prévenu : " une tentative d'évasion et vous serez tassés à 200 par wagon ; une évasion réussie 10 fusillés dans le wagon ; deux évasions réussies tout le wagon fusillé ".

Malgré cette menace, pas un wagon qui, le premier jour ne connaisse une tentative. Dans celui où il se trouve, que les crosses commencent à fourrager, le drame est évité de justesse grâce à son sang-froid, à sa présence d'esprit et à sa parfaite connaissance de l'allemand. " C'est intolérable, proteste-t-il dans cette langue, personne ne veut être fusillé pour une tentative d'évasion qui remonte au convoi précédent. Je suis père de famille, je me porte garant de mes camarades, s'il arrive quelque chose, fusillez-moi d'abord ".

Sa voix porte l'argument qui clôt l'incident ! Suivent quatre jours et trois nuits d'apocalypse où chaque wagon paie son lourd tribut de fous et de cadavres, une centaine au total, avant que les portes ne coulissent avec fracas sur l'enfer aboyant et vociférant d'Auschwitz.

Des jambes vacillent, des gummis s'abattent, des fous déchaînés courent en tout sens, des coups de feu claquent, des hommes tombent... Quelques heures plus tard, le matricule tatoué sur l'avant-bras gauche fournira le surnom à ce convoi dit " des Tatoués " qui stagne deux semaines dans l'univers aux relents de chair grillée de Birkenau.

A son départ pour Buchenwald, il laisse une centaine de morts. Polyglotte remarqué par le leader syndicaliste Marcel Paul, Michel Garder récusera à Buchenwald une position privilégiée

dans l'administration intérieure coiffée par les rouges allemands. Elle l'aurait amené, lui, anticommuniste viscéral, à filtrer les communistes à l'arrivée des convois des diverses nationalités afin de leur réserver les postes ou les Kommandos les plus propices à l'action clandestine.

Son refus entraîne son envoi immédiat au camp d'extermination de Flossenbourg d'où il est expédié 12 jours plus tard avec 191 de ses camarades de convoi dans une fabrique de fuselages de Messerschmitt 109 à Flôha en Basse-Saxe.

Dans ce Kommando peuplé de quelques centaines de Slaves, en majorité russes, Michel Garder d...

---

## Extrait du Bulletin : Col. Simoneau et SRO

Category: Archives du site,Renseignement  
29 octobre 2021

Allocution prononcée en 1988 à Besançon

**Par le colonel Paul PAILLOLE**

Honorons leurs mémoires Il y a déjà trois ans, deux des nôtres, parmi les plus grands, nous quittaient: le Colonel Léon Simoneau, notre Secrétaire général et le Colonel Michel Garder, Secrétaire général adjoint chargé de notre bulletin.

*En hommage au rôle et à la place qui furent les leurs, voici pour le Colonel Simoneau le récit, par le Colonel Paillole, de son action à la tête du S.R.O. de la première Armée du Général de Lattre, et pour le Colonel Garder, sur un tout autre registre, un rappel de son talent d'analyste géopolitique des pays de l'Est et de sa vision prémonitoire de l'évolution du monde soviétique dont, dès 1965, il prévoyait déjà la fin., bien avant tout le monde.*

Nous sommes à la mi-septembre 1944. 700 Km de course échevelée. 4 semaines de combats victorieux mais éprouvants : Toulon, Marseille, Autun, Dijon. La première Armée française doit reprendre son souffle, assurer sa maintenance, achever l'amalgame avec les F.F.I. C'est d'ici que son commandant en chef, le Général de Lattre décide de rassembler ses forces et de préparer la phase finale de la libération de notre pays.

L'affaire sera rude. Elle doit être décisive. Churchill et de Gaulle qui en ont conscience, viennent à Besançon à la veille du terrible hiver 1944-45, apporter à nos soldats le réconfort de leur confiance. Condition première du succès des opérations à venir: la connaissance de l'ennemi.

Un ennemi désormais regroupé, renforcé, galvanisé par les consignes sans appel d'un Führer

aux abois. C'est donc d'ici que de Lattre lance chez cet ennemi arc-bouté sur ses ultimes défenses vosgiennes et alsaciennes, cet éclaireur de fond qu'est le S.R.

Oui, mais pas n'importe quel S.R. Le S.R.O. dont il dispose depuis Alger, est une création originale, sans précédent, dans notre histoire contemporaine. Sa conception résulte autant des besoins d'une guerre de mouvement que des circonstances imposées par l'occupation de notre territoire.

A ses ressources propres, rassemblées en A.F.N., le S.R.O. doit ajouter, au fur et à mesure de son avance, les ressources de la résistance métropolitaine et tout particulièrement celles des S.R. clandestins issus de l'Armée qui depuis bien avant la guerre, n'ont jamais cessé d'être aux trousses de l'ennemi et d'en dénoncer les intentions et les actes.

L'amalgame des sources et moyens de renseignements, tel fut l'un des secrets de la réussite du S.R.O.

Réussite totale que concrétise la lettre de félicitations adressée le 17 octobre 1944 par le Haut Etat-major allié au chef du S.R.O., le Commandant Simoneau, publiée dans un précédent bulletin.

C'est bien ce que cette plaque symbolise à l'emplacement même où le S.R.O. en possession de tous ses moyens se lance vers cette étape décisive pour l'avenir de nos Armées et de la France. Elle est aussi, cette plaque, un hommage discret mais combien nécessaire à une équipe ardente trop souvent ignorée lorsque se sont comptabilisés les facteurs de victoire. C'est enfin le rappel de tout ce que l'on doit à ce chef exceptionnel, expérimenté, rigoureux et humain, que fut le Colonel Simoneau.

Le Colonel Simoneau et le S.R. Opérationnel de la première Armée française

Léon Simoneau est décédé le 7 avril 1993. Jusqu'au dernier souffle il a gardé sa lucidité et son exceptionnelle mémoire. L'épopée de la première Armée française y avait sa meilleure place. Saint-Cyrien comme moi (promotion 1925-1927), nous nous étions retrouvés capitaines dans les services spéciaux de l'Etat-major de l'Armée. C'était en 1938. Lui à Metz, moi déjà en fonction à Pari...

---

## [Hommage à Buchenwald](#)

Category: Archives du site  
29 octobre 2021